

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Mon roi et moi

Le Rouergue, 1999

Je ne viendrai pas

Le Rouergue, 2000

Blanche

Le Rouergue, 2004

Nur

Le Rouergue, 2007

rééd. Actes Sud, n° 905, 2008

Enfants perdus

Le Rouergue, 2009

Le Wagon

Le Rouergue, 2010

MONOGRAPHIES ET ESSAIS

Théâtres du nouveau roman

José Corti, 1988

Nathalie Sarraute

Le Seuil, 1991 (rééd. grand format, 2002)

L'Envers du théâtre

José Corti, 1996

Maurice Maeterlinck

Mémini, 1998

Paroles perdues

José Corti, 2000

Pans

José Corti, 2004

Les Mots du théâtre

Presses universitaires du Mirail, 2010

TRADUCTION

La Terrible Voix de Satan

de GREGORY MOTTON

traduit de l'anglais par Claude Régy et Arnaud Rykner, Bourgois, 1994

ARNAUD RYKNER

Pas savoir

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec l'aide du
Centre National du Livre

Le début d'une première version de ce texte est paru dans la revue Contre-jour. Cahiers littéraires (Montréal, n° 15, mai 2008).

PRÉFACE

Pas savoir, va savoir...

Arnaud Rykner en sait assez pour, au bout de son savoir, ne pas savoir.

Il tente que s'entrecroisent et ne se succèdent pas – malgré l'apparence – ses plus aveugles poussées.

Celles de l'enfance, celles du suicide, celles de l'amour, de la sexualité.

Obsession d'une Vénus en chaussettes, série de piété où s'inversent l'homme et la femme, la mère et le fils, avec, une fois, la main d'elle vers le sexe de lui, une autre fois érection-éjaculation sous de la terre amoncelée à la pelle et recouvrant les corps. On a répudié Dieu. Joie ou souffrance supplémentaire.

Wagons à bestiaux des déportations, cadavres écroulés, tombés des wagons sur les quais où d'autres, encore vivants – à peine – sont conduits aux chambres à gaz. Scènes revécues à travers un grand-père.

Grand-père regardant l'enfant qui tient la corde de la voile, gonflée comme un ventre, la planche où se tient le garçon est secouée sur les vagues. De la mer il voit l'arbre du jardin. Quand il grimpe à l'arbre du jardin il voit la mer.

Mer, barbituriques, liquide amniotique, canon du revolver, corde pour se pendre, salive, sperme,

© 2010, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-297-9

pénétrations humides, étonnement de l'érection – semble-t-il –, humilité et presque dégoût – pour-quoi – du sexe débandé sous la douche, les petites filles bien aimées, femmes préfigurées.

Tout est lié et pourtant dispersé dans des galeries creuses, horizontales, on dirait, à partir d'un trou foré au centre de la Terre.

Stations juxtaposées d'un chemin de croix souterrain. Personne aux cieux.

Collage de fragments de conscience, confrontés sans heurts. Ablation du temps.

Mineur de fond, Arnaud Rykner tente l'aventure d'un poète intersectionniste.

Pas savoir, pas penser, dit-il.

Alors quoi.

Vivre ou mourir.

Quoi qu'il arrive, les deux nous adviennent.

Tout est là, disponible.

L'angoisse de l'enfant face à la traversée du sommeil.

Le besoin d'une main. Le pur toucher qui rassure pour entrer dans la mort.

Parole parfois laissée à l'image.

C'est alors chorégraphie.

Quand c'est écrit, l'écriture est perforée, s'applique à bégayer pour mieux tenter de dire. Des blancs sont écrits, des trous, propositions de rythme.

C'est peut-être, après tout, un objet sculpté.

Autoportrait d'un désir de mort à même la vie.

Angles variables de prises de vue internes.

On croit entendre une sérosité vague s'écouler sur des cicatrices intérieures.

Vaste réseau.

Sérosité colorée, à ce qu'il me semble, et pourtant, bienheureusement, glaciale.

CLAUDE RÉGY,
novembre 2008.

Il est difficile de savoir ce qu'il adviendra de ce texte. À supposer qu'il ne reste pas tout à fait lettre morte, le rythme indiqué dans les pages qui suivent n'a rien d'intangible. Disons que c'est le rythme de l'écriture, qu'il appartient à chacun de l'habiter comme bon lui semble – donc de l'investir, quitte à le transformer.

La seule condition à respecter est, là où la typographie le suggère, de chercher un rythme qui n'est pas dans le sens mais dans le corps de celui qui parle – disons plutôt dans ce qui le traverse (essaie de se faire jour en lui).

C'est un texte à dire la nuit.

1

Un homme.

Moi narrant je
je suis celui qui parle
se tait
parle
voudrait parler dire
quoi ?
mal
dire qu'il a
mal dire
mal
Peut pas dire ce qu'a tout le monde ici
Peut pas
Moi j'avance ici pour
dire tout ça que je
voudrais
avec vous ici devant
moi

J'ai voulu mourir
avant

aujourd'hui je veux
dire
quoi ? quoi dire ?
Je veux
dormir
ne plus jamais devoir
me réveiller marcher sortir dehors là où
tout le monde est
réveillé
où
tout le monde
dort
tout le monde marche devant moi et moi
je ne veux plus que
m'arrêter
ici
ici dormir
et avant de dormir
ici parler
ici
devant vous
parler
pour que vous me preniez
la main
pour dormir
comme autrefois
maman
comme autrefois

petit j'étais
et avant de
dormir autrefois
on
me prenait la main
C'était comme s'il fallait passer
de l'autre côté
de l'autre
côté
du sommeil le rêve
m'attendait
m'attendait quoi ?
le rêve
la peur absolue
Pas vous ?
Moi
j'avais besoin de la main
Sur mes yeux
la main
Ma mère la tenait
longtemps
et doucement
je glissais
Elle m'accompagnait
la main doucement
Le temps que je glisse
de l'autre côté oui
Aujourd'hui je n'ai plus rien pour dormir

Pour me faire glisser
de l'autre côté non
Seulement parler
pour glisser
de l'autre côté
Repasser des images
Regarder des images derrière
mes yeux
voir la mer sous moi
moi glissant sur elle
la mer
les maisons devant
moi
moi me jetant comme
sur elle les maisons
fonçant
ou les maisons
fonçant sur moi
Parce que le vent me poussait
par-derrière
avec la mer au-dessous
et moi glissant fonçant sur elle
Et je repasse l'image
je me raccroche à cette planche autrefois
sous mes pieds Grand-père là-bas
me regardant
Il
me
regardait tout seul

lui
tout seul
abandonné
laissé tout seul par
la mort de

Il me regardait
et je
fonçais
sur la mer
la planche
sur les maisons droit
devant
Sur lui qui
me regardait
L'image toujours je
la repasse
L'image
comme
la main
Pour dormir
Pour passer de l'autre
côté
Glisser
sur la planche
sur la mer
de l'autre
côté

sous le regard de mon
grand-père

Et puis il y avait
l'arbre.

De la planche sur
la mer
je le voyais
par-dessus la maison
derrière
grand-père

Il dominait
tout.

Souvent l'arbre
j'y montais
mais là j'étais
devant

lui
loin de
lui

sur la mer
sur la planche
glissant poussé par le vent
L'arbre.

Comme la main
L'arbre
comme la mer
Je m'accroche

encore aujourd'hui
à

la planche
à

l'arbre
au-delà de
la maison
derrière
mon grand-père

Et quand je ferme les yeux je passe
là-bas

je dors
là bas

près de mon enfance
Aussi maintenant

je
ne veux pas la
lâcher

la
laisser partir

là-bas
sur la mer

Je la rattrape la
planche
derrière mes yeux

C'est peut-être alors que
j'ai commencé à vouloir que

ça s'arrête
que
Ça s'arrête
J'ai commencé à penser comment je
pouvais
Arrêter ça
D'un coup
J'ai commencé
C'était
après
Après la planche
J'ai commencé à
penser
À ça
Prendre
ça
Pour
que ça
s'arrête
Puisque la planche sur la
mer
ne pouvait pas continuer
puisque grand-père
ne
pouvait pas
continuer
j'ai commencé à imaginer tout ça que je ferais
tout ça que j'oublierais

l'arbre
la mer
la planche
et le vent derrière
et grand-père
devant
et au-delà
au-dessus
l'arbre que
je ne
pouvais
voulais
savais plus
monter dedans.

Tout en haut je
voyais
tout
Toute ma vie toute
comme
La baie devant
avec les îles où tous
les autres souvent
avaient été
pas moi
jamais
jamais dans ces îles si
proches